

Wird der Vorschlag, einen Gemeinschaftsdienst zu leisten, von dem Anspruchsberechtigten des Einkommens zur sozialen Eingliederung angenommen, wird dieser Dienst integraler Bestandteil des individualisierten Projekts zur sozialen Eingliederung (angefochtener Artikel 11 § 1 letzter Absatz des Gesetzes vom 26. Mai 2002), sodass die vereinbarten Leistungen für den Anspruchsberechtigten obligatorisch werden. Möchte dieser den Dienst beenden oder seine Modalitäten ändern, kann er dies nur in Absprache mit dem ÖSHZ tun, denn dann muss ein neues individualisiertes Projekt zur sozialen Eingliederung abgeschlossen werden.

B.28.2 Aufgrund von Artikel 30 § 2 des Gesetzes vom 26. Mai 2002 kann die Zahlung des Eingliederungseinkommens für einen Monat ganz oder teilweise ausgesetzt werden, wenn der Anspruchsberechtigte seinen Verpflichtungen, wie sie im Vertrag mit dem individualisierten Projekt zur sozialen Eingliederung vermerkt sind, ohne rechtmäßigen Grund nicht nachkommt. Im Wiederholungsfall innerhalb eines Jahres kann die Aussetzung für einen Zeitraum von drei Monaten ausgesprochen werden.

B.29.1 Aus dem Vorstehenden ergibt sich, dass der in einem individualisierten Projekts zur sozialen Eingliederung enthaltene Gemeinschaftsdienst, auch wenn keine Vergütung als Gegenleistung bezahlt wird, nicht der Definition der Freiwilligenarbeit entspricht, wie sie aus Artikel 3 des Gesetzes vom 3. Juli 2005 über die Rechte der Freiwilligen hervorgeht, weil man nicht davon ausgehen kann, dass es sich um eine Tätigkeit handelt, die « nicht verpflichtend » ausgeübt wird. Der Gemeinschaftsdienst weist daher Eigenschaften auf, die denen einer vergüteten Arbeit ähneln. Der Gemeinschaftsdienst wird nach seiner Annahme nämlich insofern verpflichtend, als er dann integraler Bestandteil des individualisierten Projekts zur sozialen Eingliederung ist und die Nichterfüllung der in ihm vorgesehenen Leistungen schwerwiegende Folgen für den Berechtigten nach sich ziehen kann. Außerdem sind die Tätigkeiten, die Gegenstand eines Gemeinschaftsdienstes sein können und die einen positiven Beitrag für die Gesellschaft darstellen müssen, nicht unter allen Umständen und ihrer Art nach von Tätigkeiten zu unterscheiden, die Gegenstand einer vergüteten Arbeit sein können. Es spricht nämlich nichts dagegen, dass die Tätigkeiten, die im Rahmen des Gemeinschaftsdienstes geleistet werden, nicht auch vergütet werden können, wenn die finanziellen Mittel zur Verfügung stehen.

B.29.2 Schließlich hat der Gemeinschaftsdienst die Aufgabe, zur beruflichen Eingliederung des Anspruchsberechtigten des Eingliederungseinkommens beizutragen, denn er stellt ein Element bei der Beurteilung der Bedingung, bereit zu sein, zu arbeiten, dar und er muss nach der in B.24.1 erwähnten Begründung « auf eine künftige vergütete Arbeit ausgerichtet sein ».

B.30.1. Aus dem Vorstehenden ergibt sich, dass der Gemeinschaftsdienst in der von den angefochtenen Bestimmungen organisierten Form in die Zuständigkeit fällt, die den Regionen durch das Sondergesetz vom 6. Januar 2014 über die Sechste Staatsreform auf dem Gebiet der Beschäftigung von Personen, die ein Anrecht auf soziale Eingliederung haben, zugewiesen wird. Die angefochtenen Bestimmungen verstoßen, insofern sie es den ÖSHZen erlauben, einerseits den Anspruchsberechtigten des Eingliederungseinkommens einen Gemeinschaftsdienst vorzuschlagen, um ihrer Bereitschaft zur Arbeit Rechnung zu tragen, und andererseits diesen Dienst in die individualisierten Projekte zur sozialen Eingliederung mit den damit einhergehenden Sanktionen aufzunehmen, gegen Artikel 6 § 1 römisch IX Nr. 2/1 des Sondergesetzes vom 8. August 1980 zur Reform der Institutionen.

B.30.2. Der fünfte Klagegrund ist begründet. Die Artikel 3 und 6 Nr. 2 des Gesetzes vom 21. Juli 2016 zur Abänderung des Gesetzes vom 26. Mai 2002 über das Recht auf soziale Eingliederung sind für nichtig zu erklären.

Der zweite Teil des ersten Klagegrunds, insofern er den Gemeinschaftsdienst betrifft, der zweite Klagegrund, der vierte Klagegrund, insofern er den Gemeinschaftsdienst betrifft, der erste Teil des sechsten Klagegrunds und der siebte Klagegrund müssen nicht mehr geprüft werden, da sie nicht zu einer weitergehenden Nichtigerklärung führen können.

Aus diesen Gründen:

Der Gerichtshof

- erklärt die Artikel 3 und 6 Nr. 2 des Gesetzes vom 21. Juli 2016 zur Abänderung des Gesetzes vom 26. Mai 2002 über das Recht auf soziale Eingliederung für nichtig;

- weist die Klage im Übrigen zurück.

Erlassen in französischer, niederländischer und deutscher Sprache, gemäß Artikel 65 des Sondergesetzes vom 6. Januar 1989 über den Verfassungsgerichtshof, am 5. Juli 2018.

Der Kanzler,  
P.-Y. Dutilleux

Der Präsident,  
J. Spreutels

## COUR CONSTITUTIONNELLE

[2018/203598]

### Extrait de l'arrêt n° 91/2018 du 5 juillet 2018

Numéro du rôle : 6667

*En cause* : le recours en annulation de l'article 7, 4<sup>o</sup> et 5<sup>o</sup>, de la loi du 21 novembre 2016 relative à certains droits des personnes soumises à un interrogatoire, introduit par l'Ordre des barreaux francophones et germanophones.

La Cour constitutionnelle,

composée des présidents J. Spreutels et A. Alen, et des juges L. Lavrysen, J.-P. Snappe, J.-P. Moerman, E. Derycke, T. Merckx-Van Goey, P. Nihoul, F. Daoût et R. Leysen, assistée du greffier P.-Y. Dutilleux, présidée par le président J. Spreutels,

après en avoir délibéré, rend l'arrêt suivant :

I. *Objet du recours et procédure*

Par requête adressée à la Cour par lettre recommandée à la poste le 22 mai 2017 et parvenue au greffe le 24 mai 2017, l'Ordre des barreaux francophones et germanophone, assisté et représenté par Me V. Letellier, avocat au barreau de Bruxelles, a introduit un recours en annulation de l'article 7, 4<sup>o</sup> et 5<sup>o</sup>, de la loi du 21 novembre 2016 relative à certains droits des personnes soumises à un interrogatoire (publiée au *Moniteur belge* du 24 novembre 2016, deuxième édition).

(...)

II. *En droit*

(...)

B.1. La partie requérante demande l'annulation de l'article 7, 4<sup>o</sup> et 5<sup>o</sup>, de la loi du 21 novembre 2016 relative à certains droits des personnes soumises à un interrogatoire.

Elle fait valoir que cette disposition viole l'article 12 de la Constitution, lu en combinaison avec l'article 5 de la Convention européenne des droits de l'homme.

B.2.1. L'article 7, 4<sup>o</sup> et 5<sup>o</sup>, de la loi du 21 novembre 2016 relative à certains droits des personnes soumises à un interrogatoire dispose :

« A l'article 16 de [la loi du 20 juillet 1990 relative à la détention préventive], modifié en dernier lieu par la loi du 3 août 2016, les modifications suivantes sont apportées :

[...]

4<sup>o</sup> au paragraphe 5, alinéa 2, la phrase ' A défaut de ces informations, l'inculpé est mis en liberté. ' est abrogée;

5<sup>o</sup> au paragraphe 6, alinéa 1<sup>er</sup>, la phrase ' A défaut de la signature du juge, l'inculpé est mis en liberté. ' est abrogée ».

B.2.2. L'article 7, 4<sup>o</sup> et 5<sup>o</sup>, précité, a supprimé la phrase contenue à l'article 16 de la loi du 20 juillet 1990 relative à la détention préventive aux termes de laquelle la personne privée de liberté doit être remise en liberté s'il s'avère que le mandat d'arrêt n'est pas motivé (article 16, § 5, alinéa 2) ou n'est pas signé par le juge d'instruction (article 16, § 6, alinéa 1<sup>er</sup>).

Avant la modification apportée par l'article 7, 4<sup>o</sup> et 5<sup>o</sup>, de la loi du 21 novembre 2016, l'article 16 de la loi du 20 juillet 1990 disposait :

« [...]

§ 5. Le mandat d'arrêt contient l'énonciation du fait pour lequel il est décerné, mentionne la disposition législative qui prévoit que ce fait est un crime ou un délit et constate l'existence d'indices sérieux de culpabilité.

Le juge y mentionne les circonstances de fait de la cause et celles liées à la personnalité de l'inculpé qui justifient la détention préventive eu égard aux critères prévus par le § 1<sup>er</sup>. A défaut de ces informations, l'inculpé est mis en liberté.

Dans le cas où le juge d'instruction décide que le mandat d'arrêt doit être exécuté par une détention sous surveillance électronique, il mentionne également l'adresse de l'exécution de la détention sous surveillance électronique.

Le mandat d'arrêt indique également que l'inculpé a été préalablement entendu.

§ 6. Le mandat est signé par le juge qui l'a décerné et revêtu de son sceau. A défaut de la signature du juge, l'inculpé est mis en liberté.

L'inculpé y est nommé ou désigné le plus clairement possible.

[...] ».

B.2.3. L'article 16, § 1<sup>er</sup>, de la loi du 20 juillet 1990, auquel se réfère le paragraphe 5 du même article, dispose :

« En cas d'absolue nécessité pour la sécurité publique seulement, et si le fait est de nature à entraîner pour l'inculpé un emprisonnement correctionnel principal d'un an ou une peine plus grave, le juge d'instruction peut décerner un mandat d'arrêt.

Le juge d'instruction décide également si ce mandat d'arrêt doit être exécuté soit dans une prison, soit par une détention sous surveillance électronique. L'exécution de la détention sous surveillance électronique, qui implique la présence permanente de l'intéressé à une adresse déterminée, exception faite des déplacements autorisés, a lieu conformément aux modalités fixées par le Roi.

Cette mesure ne peut être prise dans le but d'exercer une répression immédiate ou toute autre forme de contrainte.

Si le maximum de la peine applicable ne dépasse pas quinze ans de réclusion, le mandat ne peut être décerné que s'il existe de sérieuses raisons de craindre que l'inculpé, s'il était laissé en liberté, commette de nouveaux crimes ou délits, se soustraie à l'action de la justice, tente de faire disparaître des preuves ou entre en collusion avec des tiers.

Lors d'infractions visées au livre II, titre *I*ter, du Code pénal pour lesquelles le maximum de la peine applicable dépasse cinq ans d'emprisonnement, ces raisons ne doivent pas être remplies ».

B.3.1. Depuis sa révision du 24 octobre 2017, l'article 12 de la Constitution dispose :

« La liberté individuelle est garantie.

Nul ne peut être poursuivi que dans les cas prévus par la loi, et dans la forme qu'elle prescrit.

Hors le cas de flagrant délit, nul ne peut être arrêté qu'en vertu d'une ordonnance motivée du juge qui doit être signifiée au plus tard dans les quarante-huit heures de la privation de liberté et ne peut emporter qu'une mise en détention préventive ».

L'article 5 de la Convention européenne des droits de l'homme dispose :

« 1. Toute personne a droit à la liberté et à la sûreté. Nul ne peut être privé de sa liberté, sauf dans les cas suivants et selon les voies légales :

[...]

c) s'il a été arrêté et détenu en vue d'être conduit devant l'autorité judiciaire compétente, lorsqu'il y a des raisons plausibles de soupçonner qu'il a commis une infraction ou qu'il y a des motifs raisonnables de croire à la nécessité de l'empêcher de commettre une infraction ou de s'enfuir après l'accomplissement de celle-ci;

[...]

3. Toute personne arrêtée ou détenue, dans les conditions prévues au paragraphe 1<sup>er</sup>, c), du présent article, doit être aussitôt traduite devant un juge ou un autre magistrat habilité par la loi à exercer des fonctions judiciaires et a le droit d'être jugée dans un délai raisonnable, ou libérée pendant la procédure. La mise en liberté peut être subordonnée à une garantie assurant la comparution de l'intéressé à l'audience.

4. Toute personne privée de sa liberté par arrestation ou détention a le droit d'introduire un recours devant un tribunal, afin qu'il statue à bref délai sur la légalité de sa détention et ordonne sa libération si la détention est illégale.

[...] ».

B.3.2. Lorsqu'une disposition conventionnelle liant la Belgique a une portée analogue à celle d'une des dispositions constitutionnelles dont le contrôle relève de la compétence de la Cour et dont la violation est alléguée, les garanties consacrées par cette disposition conventionnelle constituent un ensemble indissociable avec les garanties inscrites dans les dispositions constitutionnelles concernées.

B.3.3. Etant donné que tant l'article 12 de la Constitution que l'article 5 de la Convention européenne des droits de l'homme garantissent le droit à la liberté individuelle, la Cour doit, lorsqu'elle exerce un contrôle au regard de cette disposition constitutionnelle, prendre en compte la disposition conventionnelle précitée.

B.3.4. Eu égard à l'importance fondamentale de l'*habeas corpus*, toutes les limitations de la liberté individuelle doivent être interprétées de manière restrictive et leur constitutionnalité doit être examinée avec la plus grande circonspection.

B.4. La Cour européenne des droits de l'homme a jugé que tous les vices affectant un mandat d'arrêt ne rendent pas la détention elle-même irrégulière. Une période de détention est en principe régulière si elle se fonde sur une décision de justice et si elle n'est pas en soi arbitraire; ce n'est qu'en cas d'irrégularités graves et manifestes que le

mandat violera automatiquement l'article 5 de la Convention européenne des droits de l'homme (voy. par exemple : CEDH, 10 juin 1996, *Benham* c. Royaume-Uni, §§ 42-47; 4 août 1999, *Douiyeb* c. Pays-Bas, §§ 44-55; 28 octobre 2003, *Minjat* c. Suisse, §§ 38-49; 8 novembre 2005, *Khudoyorov* c. Russie, §§ 127-133; 4 mars 2008, *Marturana* c. Italie, §§ 78-82; 9 juillet 2009, *Mooren* c. Allemagne, §§ 82-89; 12 février 2013, *Yefimenko* c. Russie, §§ 101-111).

B.5. La signature du mandat d'arrêt par le juge qui le décerne est une formalité substantielle. La suppression, par l'article 7, 5°, de la loi attaquée, de la sanction de la remise en liberté du détenu en raison de l'absence de signature du juge d'instruction a pour conséquence que le non-respect de cette formalité n'est plus sanctionné.

Seule la signature du juge d'instruction garantit que le mandat d'arrêt émane bien de ce magistrat. Etant donné le caractère essentiel du droit à la liberté individuelle, l'omission d'une telle formalité, même en cas de force majeure, constitue une irrégularité grave et, partant, irréparable.

L'article 7, 5°, attaqué, viole les dispositions visées au moyen.

Le moyen, en sa première branche, est fondé. En conséquence, l'article 7, 5°, de la loi du 21 novembre 2016 doit être annulé.

B.6. L'article 12, alinéa 3, de la Constitution ne permet de porter atteinte au droit à la liberté individuelle garanti par son alinéa 1<sup>er</sup>, que pour autant que la personne fasse l'objet d'une arrestation sur la base d'une ordonnance motivée d'un juge qui doit être signifiée dans les 48 heures de la privation de liberté.

Il peut être admis que, selon la jurisprudence de la Cour de cassation, « les juridictions d'instruction qui sont appelées à examiner la légalité du mandat d'arrêt, ont le pouvoir d'en corriger les motifs soit en remplaçant un motif erroné par un motif exact, soit en rectifiant les erreurs éventuelles dont le mandat serait entaché, pour autant [qu']elles ne constituent pas un vice irréparable » (Cass., 27 mai 2015, *Pas.*, 2015, n° 348). La disposition attaquée, en permettant que le mandat d'arrêt ne comporte pas de motivation, viole toutefois l'article 12 de la Constitution.

Le moyen, en sa seconde branche, est fondé. En conséquence, l'article 7, 4°, de la loi du 21 novembre 2016 doit être annulé.

B.7. Afin d'éviter que tous les mandats d'arrêt qui ont déjà été délivrés sur la base des dispositions annulées ne soient remis en cause à la suite du présent arrêt, il y a lieu de maintenir, en application de l'article 8, alinéa 3, de la loi spéciale du 6 janvier 1989 sur la Cour constitutionnelle, les effets des dispositions annulées comme il est indiqué dans le dispositif.

Par ces motifs,

la Cour

- annule l'article 7, 4° et 5°, de la loi du 21 novembre 2016 relative à certains droits des personnes soumises à un interrogatoire;

- maintient les effets des dispositions annulées à l'égard de tous les mandats d'arrêt décernés sur la base de ces dispositions avant le 1<sup>er</sup> septembre 2018.

Ainsi rendu en langue française, en langue néerlandaise et en langue allemande, conformément à l'article 65 de la loi spéciale du 6 janvier 1989 sur la Cour constitutionnelle, le 5 juillet 2018.

Le greffier,  
P.-Y. Dutilleux

Le président,  
J. Spreutels

## GRONDWETTELIJK HOF

[2018/203598]

### Uittreksel uit arrest nr. 91/2018 van 5 juli 2018

Rolnummer 6667

*In zake* : het beroep tot vernietiging van artikel 7, 4° en 5°, van de wet van 21 november 2016 betreffende bepaalde rechten van personen die worden verhoord, ingesteld door de « Ordre des barreaux francophones et germanophone ».

Het Grondwettelijk Hof,

samengesteld uit de voorzitters J. Spreutels en A. Alen, en de rechters L. Lavrysen, J.-P. Snappe, J.-P. Moerman, E. Derycke, T. Merckx-Van Goey, P. Nihoul, F. Daoût en R. Leysen, bijgestaan door de griffier P.-Y. Dutilleux, onder voorzitterschap van voorzitter J. Spreutels,

wijst na beraad het volgende arrest :

I. *Onderwerp van het beroep en rechtspleging*

Bij verzoekschrift dat aan het Hof is toegezonden bij op 22 mei 2017 ter post aangetekende brief en ter griffie is ingekomen op 24 mei 2017, heeft de « Ordre des barreaux francophones et germanophone », bijgestaan en vertegenwoordigd door Mr. V. Letellier, advocaat bij de balie te Brussel, beroep tot vernietiging ingesteld van artikel 7, 4° en 5°, van de wet van 21 november 2016 betreffende bepaalde rechten van personen die worden verhoord (bekendgemaakt in het *Belgisch Staatsblad* van 24 november 2016, tweede editie).

(...)

II. *In rechte*

(...)

B.1. De verzoekende partij vordert de vernietiging van artikel 7, 4° en 5°, van de wet van 21 november 2016 betreffende bepaalde rechten van personen die worden verhoord.

Zij voert aan dat die bepaling artikel 12 van de Grondwet, in samenhang gelezen met artikel 5 van het Europees Verdrag voor de rechten van de mens, schendt.

B.2.1. Artikel 7, 4° en 5°, van de wet van 21 november 2016 betreffende bepaalde rechten van personen die worden verhoord, bepaalt :

« In artikel 16 van [de wet van 20 juli 1990 betreffende de voorlopige hechtenis], laatstelijk gewijzigd bij de wet van 3 augustus 2016, worden de volgende wijzigingen aangebracht :

[...]

4° in paragraaf 5, tweede lid, wordt de zin ' Bij ontstentenis van deze mededelingen, wordt de in verdenkinggestelde in vrijheid gesteld. ' opgeheven;

5° in paragraaf 6, eerste lid, wordt de zin ' Bij ontstentenis van de handtekening van de rechter, wordt de in verdenkinggestelde in vrijheid gesteld. ' opgeheven ».

B.2.2. Bij het voormelde artikel 7, 4° en 5°, is de zin geschrapt die is vervat in artikel 16 van de wet van 20 juli 1990 betreffende de voorlopige hechtenis en luidens welke de persoon wiens vrijheid is benomen in vrijheid moet worden gesteld indien blijkt dat het bevel tot aanhouding niet is gemotiveerd (artikel 16, § 5, tweede lid) of door de onderzoeksrechter niet is ondertekend (artikel 16, § 6, eerste lid).

Vóór de wijziging aangebracht bij artikel 7, 4° en 5°, van de wet van 21 november 2016 bepaalde artikel 16 van de wet van 20 juli 1990 :

« [...] »

§ 5. Het bevel tot aanhouding bevat de opgave van het feit waarvoor het wordt verleend, vermeldt de wetbepaling die bepaalt dat het feit een misdaad of een wanbedrijf is en stelt het bestaan vast van ernstige aanwijzingen van schuld.

De rechter vermeldt daarin de feitelijke omstandigheden van de zaak en die welke eigen zijn aan de persoonlijkheid van de verdachte, die de voorlopige hechtenis wettigen gezien de criteria bepaald in § 1. Bij ontstentenis van deze mededelingen, wordt de inverdenkinggestelde in vrijheid gesteld.

Indien de onderzoeksrechter beslist dat het bevel tot aanhouding moet worden uitgevoerd door een hechtenis onder elektronisch toezicht, vermeldt hij eveneens het adres van uitvoering van de hechtenis onder elektronisch toezicht.

Het bevel tot aanhouding vermeldt eveneens dat de verdachte vooraf is gehoord.

§ 6. Het bevel wordt ondertekend door de rechter die het heeft verleend, en wordt met zijn zegel bekleed. Bij ontstentenis van de handtekening van de rechter, wordt de inverdenkinggestelde in vrijheid gesteld.

De verdachte wordt erin met name genoemd of zo duidelijk mogelijk aangewezen.

[...] ».

B.2.3. Artikel 16, § 1, van de wet van 20 juli 1990, waarnaar paragraaf 5 van hetzelfde artikel verwijst, bepaalt :

« Slechts in geval van volstrekte noodzakelijkheid voor de openbare veiligheid en indien het feit voor de verdachte een correctionele hoofdgevangenisstraf van een jaar of een zwaardere straf tot gevolg kan hebben, kan de onderzoeksrechter een bevel tot aanhouding verlenen.

De onderzoeksrechter beslist eveneens of dit bevel tot aanhouding moet worden uitgevoerd ofwel in een gevangenis, ofwel door een hechtenis onder elektronisch toezicht. De uitvoering van de hechtenis onder elektronisch toezicht, die inhoudt dat de betrokkene, met uitzondering van toegestane verplaatsingen, voortdurend op een bepaald adres moet verblijven, vindt plaats overeenkomstig de door de Koning bepaalde nadere regels.

Deze maatregel mag niet worden getroffen met het oog op onmiddellijke bestraffing, noch met het oog op de uitoefening van enige andere vorm van dwang.

Indien het maximum van de van toepassing zijnde straf vijftien jaar opsluiting niet te boven gaat, mag het bevel slechts worden verleend als er ernstige redenen bestaan om te vrezen dat de in vrijheid gelaten verdachte nieuwe misdaden of wanbedrijven zou plegen, zich aan het optreden van het gerecht zou onttrekken, bewijzen zou pogen te laten verdwijnen of zich zou verstaan met derden.

Bij misdrijven bedoeld in boek II, titel I, van het Strafwetboek waarop het maximum van de van toepassing zijnde straf vijf jaar gevangenisstraf te boven gaat, moeten deze redenen niet vervuld zijn ».

B.3.1. Sinds de herziening van 24 oktober 2017 bepaalt artikel 12 van de Grondwet :

« De vrijheid van de persoon is gewaarborgd.

Niemand kan worden vervolgd dan in de gevallen die de wet bepaalt en in de vorm die zij voorschrijft.

Behalve bij ontdekking op heterdaad kan niemand worden aangehouden dan krachtens een met redenen omkleed bevel van de rechter dat uiterlijk binnen achtenveertig uren te rekenen van de vrijheidsberoving moet worden betekend en enkel tot voorlopige inhechtenisneming kan strekken ».

Artikel 5 van het Europees Verdrag voor de rechten van de mens bepaalt :

« 1. Eenieder heeft recht op persoonlijke vrijheid en veiligheid. Niemand mag van zijn vrijheid worden beroofd, behalve in de navolgende gevallen en langs wettelijke weg :

[...] »

c) indien hij op rechtmatige wijze is gearresteerd of gevangen gehouden ten einde voor de bevoegde rechterlijke instantie te worden geleid, wanneer redelijke termen aanwezig zijn om te vermoeden, dat hij een strafbaar feit heeft begaan of indien er redelijke gronden zijn om aan te nemen dat het noodzakelijk is hem te beletten een strafbaar feit te begaan of te ontvluchten nadat hij dit heeft begaan;

[...] »

3. Eenieder die gearresteerd is of gevangen wordt gehouden, overeenkomstig lid 1 c) van dit artikel moet onmiddellijk voor een rechter worden geleid of voor een andere autoriteit die door de wet bevoegd verklaard is om rechterlijke macht uit te oefenen en heeft het recht binnen een redelijke termijn berecht te worden of hangende het proces in vrijheid te worden gesteld. De invrijheidstelling kan afhankelijk worden gesteld van een waarborg voor de verschijning van de betrokkene in rechte.

4. Eenieder die door arrestatie of gevangenhouding van zijn vrijheid is beroofd heeft het recht voorziening te vragen bij de rechter opdat deze op korte termijn beslist over de wettigheid van zijn gevangenhouding en zijn invrijheidstelling beveelt, indien de gevangenhouding onrechtmatig is.

[...] ».

B.3.2. Wanneer een verdragsbepaling die België bindt, een draagwijdte heeft die analoog is aan die van een van de grondwetsbepalingen waarvan de toetsing tot de bevoegdheid van het Hof behoort en waarvan de schending wordt aangevoerd, vormen de waarborgen vervat in die verdragsbepaling een onlosmakelijk geheel met de waarborgen die in de betrokken grondwetsbepalingen zijn opgenomen.

B.3.3. Aangezien zowel artikel 12 van de Grondwet als artikel 5 van het Europees Verdrag voor de rechten van de mens het recht op individuele vrijheid waarborgen, dient het Hof, bij de toetsing aan die grondwetsbepaling, rekening te houden met de voormelde verdragsbepaling.

B.3.4. Gelet op het fundamentele belang van de *habeas corpus* dienen alle beperkingen op de individuele vrijheid restrictief te worden geïnterpreteerd en dient hun grondwettigheid met de grootste omzichtigheid te worden onderzocht.

B.4. Het Europees Hof voor de Rechten van de Mens oordeelde dat niet elke fout in een bevel tot aanhouding de hechtenis zelf onrechtmatig maakt. Een periode van hechtenis is in principe rechtmatig wanneer ze gebaseerd is op een rechterlijk bevel en op zich niet willekeurig is; enkel in geval van ernstige en duidelijke onregelmatigheden zal het bevel noodzakelijkerwijze in strijd zijn met artikel 5 van het Europees Verdrag voor de rechten van de mens (zie bijvoorbeeld : EHRM, 10 juni 1996, *Benham* t. Verenigd Koninkrijk, §§ 42-47; 4 augustus 1999, *Douiye* t. Nederland, §§ 44-55; 28 oktober 2003, *Minjat* t. Zwitserland, §§ 38-49; 8 november 2005, *Khudoyorov* t. Rusland, §§ 127-133; 4 maart 2008, *Marturana* t. Italië, §§ 78-82; 9 juli 2009, *Mooren* t. Duitsland, §§ 82-89; 12 februari 2013, *Yefimenko* t. Rusland, §§ 101-111).

B.5. De ondertekening van het bevel tot aanhouding door de rechter die het verleent, is een substantiële vormvereiste. De afschaffing, bij artikel 7, 5°, van de bestreden wet, van de sanctie van de invrijheidstelling van de gedetineerde wegens het ontbreken van de handtekening van de onderzoeksrechter heeft tot gevolg dat de niet-naleving van die vormvereiste niet langer wordt gesanctioneerd.

Alleen de handtekening van de onderzoeksrechter waarborgt dat het bevel tot aanhouding wel degelijk van die magistraat uitgaat. Gelet op het essentiële karakter van het recht op persoonlijke vrijheid, vormt de niet-nakoming van een dergelijke formaliteit, zelfs in geval van overmacht, een ernstige en bijgevolg onherstelbare onregelmatigheid.

Het bestreden artikel 7, 5°, schendt de in het middel beoogde bepalingen.

Het eerste onderdeel van het middel is gegrond. Artikel 7, 5°, van de wet van 21 november 2016 dient derhalve te worden vernietigd.

B.6. Artikel 12, derde lid, van de Grondwet maakt het slechts mogelijk afbreuk te doen aan het bij het eerste lid ervan gewaarborgde recht op de vrijheid van de persoon voor zover de persoon het voorwerp uitmaakt van een aanhouding bij een met redenen omkleed bevel van een rechter dat binnen achtenveertig uren te rekenen van de vrijheidsberoving moet worden betekend.

Het kan worden aanvaard dat, volgens de rechtspraak van het Hof van Cassatie, « de onderzoeksgerechten die de wettigheid van het bevel tot aanhouding moeten onderzoeken, [bevoegd zijn] om de redenen ervan te verbeteren door ofwel een foutieve reden door een juiste reden te vervangen, dan wel de eventuele vergissingen te verbeteren waardoor het bevel is aangetast, voor zover die [...] geen onherstelbaar gebrek opleveren » (Cass., 27 mei 2015, *Arr. Cass.*, 2015, nr. 348). Door toe te laten dat het bevel tot aanhouding geen motivering bevat, schendt de bestreden bepaling echter artikel 12 van de Grondwet.

Het tweede onderdeel van het middel is gegrond. Artikel 7, 4°, van de wet van 21 november 2016 dient derhalve te worden vernietigd.

B.7. Teneinde te vermijden dat alle aanhoudingsbevelen die reeds op grond van de vernietigde bepalingen zijn genomen, als gevolg van het onderhavige arrest opnieuw in vraag zouden worden gesteld, dienen, met toepassing van artikel 8, derde lid, van de bijzondere wet van 6 januari 1989 op het Grondwettelijk Hof, de gevolgen van de vernietigde bepalingen te worden gehandhaafd zoals aangegeven in het dictum.

Om die redenen,

het Hof

- vernietigt artikel 7, 4° en 5°, van de wet van 21 november 2016 betreffende bepaalde rechten van personen die worden verhoord;

- handhaaft de gevolgen van de vernietigde bepalingen ten aanzien van alle op grond van die bepalingen vóór 1 september 2018 verleende bevelen tot aanhouding.

Aldus gewezen in het Frans, het Nederlands en het Duits, overeenkomstig artikel 65 van de bijzondere wet van 6 januari 1989 op het Grondwettelijk Hof, op 5 juli 2018.

De griffier,  
P.-Y. Dutilleux

De voorzitter,  
J. Spreutels

## VERFASSUNGSGERICHTSHOF

[2018/203598]

### Auszug aus dem Entscheid Nr. 91/2018 vom 5. Juli 2018

Geschäftsverzeichnisnummer 6667

*In Sachen* : Klage auf Nichtigerklärung von Artikel 7 Nrn. 4 und 5 des Gesetzes vom 21. November 2016 « über bestimmte Rechte von Personen, die vernommen werden », erhoben von der Kammer der französischsprachigen und deutschsprachigen Rechtsanwaltschaften.

Der Verfassungsgerichtshof,

zusammengesetzt aus den Präsidenten J. Spreutels und A. Alen, und den Richtern L. Lavrysen, J.-P. Snappe, J.-P. Moerman, E. Derycke, T. Merckx-Van Goey, P. Nihoul, F. Daoût und R. Leysen, unter Assistenz des Kanzlers P.-Y. Dutilleux, unter dem Vorsitz des Präsidenten J. Spreutels,

erlässt nach Beratung folgenden Entscheid:

I. *Gegenstand der Klage und Verfahren*

Mit einer Klageschrift, die dem Gerichtshof mit am 22. Mai 2017 bei der Post aufgegebenem Einschreibebrief zugesandt wurde und am 24. Mai 2017 in der Kanzlei eingegangen ist, erhob die Kammer der französischsprachigen und deutschsprachigen Rechtsanwaltschaften, unterstützt und vertreten durch RA V. Letellier, in Brüssel zugelassen, Klage auf Nichtigerklärung von Artikel 7 Nrn. 4 und 5 des Gesetzes vom 21. November 2016 « über bestimmte Rechte von Personen, die vernommen werden » (veröffentlicht im *Belgischen Staatsblatt* vom 24. November 2016, zweite Ausgabe).

(...)

II. *Rechtliche Würdigung*

(...)

B.1. Die klagende Partei beantragt die Nichtigerklärung von Artikel 7 Nr. 4 und 5 des Gesetzes vom 21. November 2016 « über bestimmte Rechte von Personen, die vernommen werden ».

Sie macht geltend, dass diese Bestimmung gegen Artikel 12 der Verfassung in Verbindung mit Artikel 5 der Europäischen Menschenrechtskonvention verstoße.

B.2.1. Artikel 7 Nr. 4 und 5 des Gesetzes vom 21. November 2016 « über bestimmte Rechte von Personen, die vernommen werden » bestimmt:

« Artikel 16 [des Gesetzes vom 20. Juli 1990 über die Untersuchungshaft], zuletzt abgeändert durch das Gesetz vom 3. August 2016, wird wie folgt abgeändert:

[...]

4. In § 5 Absatz 2 wird der Satz ' In Ermangelung dieser Informationen wird der Beschuldigte freigelassen. ' aufgehoben.

5. In § 6 Absatz 1 wird der Satz ' In Ermangelung der Unterschrift des Richters wird der Beschuldigte freigelassen. ' aufgehoben ».

B.2.2 Durch den vorerwähnten Artikel 7 Nr. 4 und 5 wurde der in Artikel 16 des Gesetzes vom 20. Juli 1990 über die Untersuchungshaft enthaltene Satz gestrichen, wonach die Person, der die Freiheit entzogen wurde, wieder freigelassen werden muss, wenn sich herausstellt, dass der Haftbefehl nicht mit Gründen versehen ist (Artikel 16 § 5 Absatz 2) oder nicht vom Untersuchungsrichter unterzeichnet ist (Artikel 16 § 6 Absatz 1).

Vor der Abänderung durch Artikel 7 Nr. 4 und 5 des Gesetzes vom 21. November 2016 bestimmte Artikel 16 des Gesetzes vom 20. Juli 1990:

« [...] »

§ 5 - Im Haftbefehl werden die Tat, wegen der der Haftbefehl erlassen wird, und die Gesetzesbestimmung, die vorsieht, dass diese Tat ein Verbrechen oder ein Vergehen ist, vermerkt und wird das Vorliegen schwerwiegender Schuldindizien festgestellt.

Der Richter vermerkt darin die tatsächlichen Umstände der Sache und die tatsächlichen Umstände mit Bezug auf die Persönlichkeit des Beschuldigten, die die Untersuchungshaft unter Berücksichtigung der in § 1 vorgesehenen Kriterien rechtfertigen. In Ermangelung dieser Informationen wird der Beschuldigte freigelassen.

Wenn der Untersuchungsrichter entscheidet, dass der Haftbefehl durch eine Untersuchungshaft unter elektronischer Überwachung vollstreckt werden muss, vermerkt er ebenfalls die Adresse, wo die Untersuchungshaft unter elektronischer Überwachung vollstreckt wird.

Im Haftbefehl wird ebenfalls angegeben, dass der Beschuldigte vorab angehört worden ist.

§ 6 - Der Haftbefehl wird vom Richter, der ihn erlassen hat, unterzeichnet und mit seinem Siegel versehen. In Ermangelung der Unterschrift des Richters wird der Beschuldigte freigelassen.

Der Beschuldigte wird darin namentlich erwähnt oder so klar wie möglich bestimmt.

[...] ».

B.2.3. Artikel 16 § 1 des Gesetzes vom 20. Juli 1990, auf den Paragraph 5 desselben Artikels verweist, bestimmt:

« Nur im Fall absoluter Notwendigkeit für die öffentliche Sicherheit und wenn die Tat für den Beschuldigten eine Hauptkorrektionalgefängnisstrafe von einem Jahr oder eine schwerere Strafe zur Folge haben kann, kann der Untersuchungsrichter einen Haftbefehl erlassen.

Der Untersuchungsrichter entscheidet ebenfalls, ob dieser Haftbefehl entweder in einem Gefängnis oder durch eine Untersuchungshaft unter elektronischer Überwachung vollstreckt werden muss. Die Vollstreckung der Untersuchungshaft unter elektronischer Überwachung, die die ständige Anwesenheit des Betroffenen an einer bestimmten Adresse voraussetzt, erlaubtes Entfernen ausgenommen, erfolgt gemäß den vom König festgelegten Modalitäten.

Diese Maßnahme darf weder im Hinblick auf eine sofortige Ahndung noch im Hinblick auf die Ausübung jeglicher anderer Form von Zwang ergriffen werden.

Wenn das Höchstmaß der anwendbaren Strafe fünfzehn Jahre Zuchthaus nicht übersteigt, darf der Befehl nur erlassen werden, wenn es ernsthafte Gründe zur Annahme gibt, dass der in Freiheit gelassene Beschuldigte neue Verbrechen oder Vergehen begeht, sich dem Zugriff der Justiz entzieht, versucht, Beweise verschwinden zu lassen, oder mit Dritten kolludiert ».

Bei Straftaten, die in Buch II Titel *Iter* des Strafgesetzbuches erwähnt sind und für die das Höchstmaß der anwendbaren Strafe eine Gefängnisstrafe von fünf Jahren übersteigt, müssen diese Gründe nicht vorliegen ».

B.3.1. Seit seiner Revision vom 24. Oktober 2017 bestimmt Artikel 12 der Verfassung:

« Die Freiheit der Person ist gewährleistet.

Niemand darf verfolgt werden, es sei denn in den durch Gesetz bestimmten Fällen und in der dort vorgeschriebenen Form.

Außer bei Entdeckung auf frischer Tat darf jemand nur festgenommen werden aufgrund einer mit Gründen versehenen richterlichen Anordnung, die spätestens binnen achtundvierzig Stunden ab der Freiheitsentziehung zugestellt werden muss und nur eine Untersuchungsinhaftierung zur Folge haben darf ».

Artikel 5 der Europäischen Menschenrechtskonvention bestimmt:

« (1) Jeder Mensch hat das Recht auf Freiheit und Sicherheit. Die Freiheit darf einem Menschen nur in den folgenden Fällen und nur auf dem gesetzlich vorgeschriebenen Wege entzogen werden:

[...] »

c) wenn er rechtzeitig festgenommen worden ist oder in Haft gehalten wird zum Zwecke seiner Vorführung vor die zuständige Gerichtsbehörde, sofern hinreichender Verdacht dafür besteht, dass der Betreffende eine strafbare Handlung begangen hat, oder begründeter Anlass zu der Annahme besteht, dass es notwendig ist, den Betreffenden an der Begehung einer strafbaren Handlung oder an der Flucht nach Begehung einer solchen zu verhindern.

[...] »

(3) Jede nach den Vorschriften des Absatzes 1c dieses Artikels festgenommene oder in Haft gehaltene Person muss unverzüglich einem Richter oder einem anderen gesetzlich zur Ausübung richterlicher Funktionen ermächtigten Beamten vorgeführt werden. Er hat Anspruch auf Aburteilung innerhalb einer angemessenen Frist oder Haftentlassung während des Verfahrens. Die Freilassung kann von der Leistung einer Sicherheit für das Erscheinen vor Gericht abhängig gemacht werden.

(4) Jeder, der seiner Freiheit durch Festnahme oder Haft beraubt ist, hat das Recht, ein Verfahren zu beantragen. In dem von einem Gericht unverzüglich über die Rechtmäßigkeit der Haft entschieden wird und im Falle der Widerrechtlichkeit seine Entlassung angeordnet wird.

[...] ».

B.3.2. Wenn eine für Belgien verbindliche Vertragsbestimmung eine Tragweite hat, die analog zu derjenigen einer der Verfassungsbestimmungen ist, deren Prüfung zum Zuständigkeitsbereich des Gerichtshofes gehört und gegen die ein Verstoß angeführt wird, bilden die in dieser Vertragsbestimmung enthaltenen Garantien ein untrennbares Ganzes mit den Garantien, die in die betreffenden Verfassungsbestimmungen aufgenommen wurden.

B.3.3. Da sowohl Artikel 12 der Verfassung als auch Artikel 5 der Europäischen Menschenrechtskonvention das Recht auf individuelle Freiheit gewährleisten, muss der Gerichtshof bei der Prüfung anhand dieser Verfassungsbestimmung die vorerwähnte Vertragsbestimmung berücksichtigen.

B.3.4. Angesichts der fundamentalen Bedeutung des *habeas corpus* sind alle Begrenzungen der individuellen Freiheit restriktiv auszulegen und ist ihre Verfassungsmäßigkeit mit größter Umsicht zu prüfen.

B.4. Der Europäische Gerichtshof für Menschenrechte hat geurteilt, dass durch Fehler, mit denen ein Haftbefehl behaftet ist, nicht die Haft an sich unrechtmäßig wird. Eine Haftzeit ist grundsätzlich rechtmäßig, wenn sie auf einer gerichtlichen Entscheidung beruht und wenn sie nicht an sich willkürlich ist; nur in Fällen grober und offensichtlicher Fehler verstößt der Haftbefehl automatisch gegen Artikel 5 der Europäischen Menschenrechtskonvention (s. zum Beispiel: EuGHMR, 10. Juni 1996, *Benham* gegen Vereinigtes Königreich, §§ 42-47; 4. August 1999, *Douiyeb* gegen Niederlande, §§ 44-55; 28. Oktober 2003, *Minjat* gegen Schweiz, §§ 38-49; 8. November 2005, *Khudoyorov* gegen Russland, §§ 127-133; 4. März 2008, *Marturana* gegen Italien, §§ 78-82; 9. Juli 2009, *Mooren* gegen Deutschland, §§ 82-89; 12. Februar 2013, *Yefimenko* gegen Russland, §§ 101-111).

B.5. Die Unterzeichnung des Haftbefehls durch den Richter, der ihn erlässt, ist eine wesentliche Formalität. Die Streichung der Sanktion, dass der Inhaftierte aufgrund der fehlenden Unterschrift des Untersuchungsrichters freizulassen ist, durch Artikel 7 Nr. 5 des angefochtenen Gesetzes hat zur Folge, dass die Nichtbeachtung dieser Formalität nicht mehr sanktioniert wird.

Nur die Unterschrift des Untersuchungsrichters gewährleistet, dass der Haftbefehl tatsächlich von diesem Richter ausgestellt wurde. Wegen des wesentlichen Charakters des Rechts auf Freiheit der Person, stellt die Unterlassung einer solchen Formalität einen groben und somit nicht zu heilenden Fehler dar.

Der angefochtene Artikel 7 Nr. 5 verstößt gegen die im Klagegrund erwähnten Bestimmungen.

Der erste Teil des Klagegrunds ist begründet. Folglich ist Artikel 7 Nr. 5 des Gesetzes vom 21. November 2016 für nichtig zu erklären.

B.6. Gemäß Artikel 12 Absatz 3 der Verfassung darf das Recht auf Freiheit der Person, das in seinem Absatz 1 gewährleistet ist, nur dann verletzt werden, wenn die Person auf der Grundlage einer mit Gründen versehenen richterlichen Anordnung, die spätestens binnen achtundvierzig Stunden ab der Freiheitsentziehung zugestellt werden muss, festgenommen wird.

Nach der Rechtsprechung des Kassationshofes kann angenommen werden, dass « die Untersuchungsgerichte, die die Rechtmäßigkeit des Haftbefehls zu prüfen haben, die Befugnis haben, dessen Gründe zu korrigieren, indem sie entweder einen fehlerhaften Grund durch einen richtigen Grund ersetzen oder etwaige Fehler, mit denen der Haftbefehl behaftet sein könnte, berichtigen, sofern sie keinen nicht zu heilenden Fehler darstellen » (Kass., 27. Mai 2015, *Pas.*, 2015, Nr. 348). Indem die angefochtene Bestimmung es ermöglicht, dass der Haftbefehl keine Begründung enthält, verstößt sie gegen Artikel 12 der Verfassung.

Der zweite Teil des Klagegrunds ist begründet. Folglich ist Artikel 7 Nr. 4 des Gesetzes vom 21. November 2016 für nichtig zu erklären.

B.7. Um zu vermeiden, dass alle Haftbefehle, die bereits auf der Grundlage der für nichtig erklärten Bestimmungen ausgestellt wurden, infolge des vorliegenden Entscheids in Frage gestellt werden, sind nach Artikel 8 Absatz 3 des Sondergesetzes vom 6. Januar 1989 über den Verfassungsgerichtshof die Folgen der für nichtig erklärten Bestimmungen in dem im Tenor angegebenen Maße aufrechtzuerhalten.

Aus diesen Gründen:

Der Gerichtshof

- erklärt Artikel 7 Nr. 4 und 5 des Gesetzes vom 21. November 2016 « über bestimmte Rechte von Personen, die vernommen werden » für nichtig;

- erhält die Folgen der für nichtig erklärten Bestimmungen in Bezug auf alle auf der Grundlage dieser Bestimmungen vor dem 1. September 2018 erlassenen Haftbefehle aufrecht.

Erlassen in französischer, niederländischer und deutscher Sprache, gemäß Artikel 65 des Sondergesetzes vom 6. Januar 1989 über den Verfassungsgerichtshof, am 5. Juli 2018.

Der Kanzler,  
P.-Y. Dutilleux

Der Präsident,  
J. Spreutels

## FEDERALE OVERHEIDSDIENST BINNENLANDSE ZAKEN

[C – 2018/31623]

**18 JULI 2018. — Koninklijk besluit betreffende de identificatiekaart voor het personeel van de hulpverleningszones**

FILIP, Koning der Belgen,  
Aan allen die nu zijn en hierna wezen zullen, Onze Groet.

Gelet op de wet van 15 mei 2007 betreffende de civiele veiligheid, artikelen 106 en 119, § 2;

Gelet op de betrokkenheid van de gewesten;

Gelet op het advies van de Inspecteur van Financiën, gegeven op 8 maart 2017;

Gelet op het akkoord van de Minister van Begroting, gegeven op 25 augustus 2017;

Gelet op het protocol nr. 2017/13 van het comité voor de plaatselijke en provinciale overheidsdiensten, gesloten op 14 november 2017;

Gelet op de impactanalyse van de regelgeving, uitgevoerd overeenkomstig artikelen 6 en 7 van de wet van 15 december 2013 houdende diverse bepalingen inzake administratieve vereenvoudiging;

Gelet op de adviesaanvraag binnen 30 dagen, die op 22 mei 2018 bij de Raad van State is ingediend, met toepassing van artikel 84, § 1, eerste lid, 2°, van de wetten op de Raad van State, gecoördineerd op 12 januari 1973;

## SERVICE PUBLIC FEDERAL INTERIEUR

[C – 2018/31623]

**18 JUILLET 2018. — Arrêté royal relatif à la carte d'identification du personnel des zones de secours**

PHILIPPE, Roi des Belges,  
A tous, présents et à venir, Salut.

Vu la loi du 15 mai 2007 relative à la sécurité civile, les articles 106 et 119, § 2;

Vu l'association des régions ;

Vu l'avis de l'Inspecteur des Finances, donné le 8 mars 2017;

Vu l'accord du Ministre du Budget, donné le 25 août 2017 ;

Vu le protocole n° 2017/13 du comité des services publics provinciaux et locaux, conclu le 14 novembre 2017;

Vu l'analyse d'impact de la réglementation réalisée conformément aux articles 6 et 7 de la loi du 15 décembre 2013 portant des dispositions diverses en matière de simplification administrative;

Vu la demande d'avis dans un délai de 30 jours, adressée au Conseil d'État le 22 mai 2018, en application de l'article 84, § 1<sup>er</sup>, alinéa 1<sup>er</sup>, 2°, des lois sur le Conseil d'État, coordonnées le 12 janvier 1973;